



Les Chasseurs, en spectacle à la Plage des Six Pompes cet été, à La Chaux-de-Fonds. THALIE ROSSETTI

Du côté des arts de rue, la tradition du chapeau demeure une option de rémunération appréciée. D'autres artistes privilégient pour leur part le troc

CHAPEAU, L'ARTISTE!

CHLOÉ VEUTHEY

Travail (VII) ► Les «gueuleurs» annoncent le spectacle à venir. Le public se compose, le silence est acquis, le spectacle se déroule. Puis viennent les applaudissements, un éventuel rappel, et enfin: le chapeau. «Le demander est tout un art, explique Jennifer Wesse-Moser, de la Fédération des arts de rue suisses (FARS). Il faut prendre le temps pour le faire, le mettre en scène, avec un accessoire, un élément du décors par exemple, et trouver la bonne formule.»

La rémunération au chapeau vient de la tradition foraine des artistes de rue. «Ils occupent la place publique et attirent à eux les spectateurs, qui les récompensent pour leur tour de force», résume Jennifer Wesse-Moser. Si la rétribution au cachet a pris le pas, le chapeau reste la règle dans plusieurs festivals.

Ainsi, à La Plage des Six Pompes, à La Chaux-de-Fonds, les artistes sont nourris, blanchis, logés – principalement chez l'habitant –, mais ne reçoivent pas de cachet. Leur seule rémunération provient de l'argent laissé par le public à la fin de la représentation. «C'est un risque que prennent les artistes. Certains ne sont pas très

sereins avant de venir, confie Marc Josserand, directeur administratif du festival. Nous réduisons l'incertitude en maintenant une bonne communication. Il est rare que les artistes repartent en disant qu'ils se sont fait avoir: la plupart reviennent.»

Un public averti

Le festival met tout en œuvre pour que les artistes y trouvent leur compte. A La Plage des Six Pompes, des «chapeaux» – des personnes déguisées en couvre-chef – sont chargés de récolter l'argent du public, pour le compte des artistes. Le festival fêtait cette année son quart de siècle, or «au fil des ans, cette culture du chapeau s'est installée, le public y est aujourd'hui habitué», constate Marc Josserand.

«Il y a un humanisme profond des artistes de rue, qui ont envie de donner à un public pas forcément coutumier des théâtres», explique Jennifer Wesse-Moser. Les gens s'arrêtent, passent, partent. «Dans les arts de rue, il est très rare d'avoir des gens qui huent. Si le spectacle ne leur plaît pas, ils s'en vont simplement, note Marc Josserand. L'artiste doit parfois faire face au mépris, voir à l'indifférence.»

En rémunérant l'artiste au chapeau, le public a la satisfaction de

pouvoir soutenir les spectacles qu'il aime et ce, à la hauteur de son budget. «Il y a les gens un peu gênés, qui filent à l'anglaise à la fin du spectacle car ils n'ont pas les moyens de donner, observe Marc Josserand. Et ceux qui, consciemment, paient un peu plus, pour les autres. J'ai vu des gens émus, presque bouleversés par ce qu'ils venaient de voir. Il arrive alors que le billet sorte. Il y a aussi les parents qui donnent la pièce aux enfants, comme pour leur donner une leçon, ou par pudeur de le faire eux-mêmes.»

«C'est un risque que prennent les artistes. Certains ne sont pas très sereins avant de venir à La Plage des Six Pompes» Marc Josserand

«Ce n'est pas une légende, les chapeaux suisses sont très intéressants», glisse Marc Prépous, artiste de rue français, qui s'est produit à La Plage des Six Pompes cet été. Ce qu'il affectionne particulièrement dans ce système,

c'est que les gens donnent ce qu'ils veulent, aussi selon leur appréciation du spectacle. «J'aimerais bien que ce soit comme ça pour le reste de la vie, comme avec le pain à la boulangerie, ou au restaurant. Bien sûr il faudrait que tout le monde soit honnête...»

Arriver dans une ville et faire la manche, c'est la base du travail du saltimbanque, rappelle Marc Prépous. Sauf que les emplacements disponibles dans l'espace public ne sont pas légions. «Dans certaines villes, c'est même très compliqué puisque cela ramène à la mendicité», explique Jennifer Wesse-Moser. La FARS a pour projet de faire un état des lieux des places disponibles dans les villes, et de travailler avec ces dernières pour que les artistes de rue puissent s'y produire dans de bonnes conditions. Cet été, pour fêter ses vingt-cinq ans, La Plage des Six Pompes s'est invitée hors de son écrin habituel. Plusieurs

compagnies se sont produites dans d'autres villes ou villages romands dans le cadre du Six Pompes Summer Tour. «Le but est que ces lieux s'approprient les arts de rue. Plus il y en aura, plus ce sera vivant et riche pour tout le monde», remarque Jennifer Wesse-Moser.

Tester son spectacle

Si pour la plupart des artistes la rémunération au chapeau reste ponctuelle, il existe encore un petit pourcentage d'artistes qui ne fonctionnent que de cette manière. «Ce sont souvent des spectacles légers, nécessitant peu de matériel, et qui sont très visuels, afin de pouvoir les jouer dans toutes les langues, explique Jennifer Wesse-Moser. Les artistes sillonnent les pays. C'est un état d'esprit, ce sont des gens de la route, des forains d'aujourd'hui.»

Est-il possible de bien vivre en tant qu'artiste de rue? «Oui, mais il faut être très bon, et travailler beaucoup», répond Jennifer Wesse-Moser. Le chapeau permet par ailleurs de tester son spectacle, de le soumettre au jugement populaire: «Un bon spectacle fera un bon chapeau.» Pour autant qu'il s'inscrive dans le cadre d'un festival, qui rapporte davantage qu'une prestation dans la rue. ...

SÉRIE D'ÉTÉ: TRAVAIL (7 et fin)

Un siècle après la Grève générale, Le Mag questionne la notion de «travail» dans les arts. Comment cette activité est-elle représentée? Quel rapport au labeur les artistes entretiennent-ils? Comment la liberté artistique s'adapte-t-elle aux horaires fixes? Quels risques psychiques et physiques les artistes courent-ils? Autant de questions à méditer... pendant les vacances. **CO**

... Crée-t-on différemment lorsqu'on est payé au chapeau? Selon Marc Prépus, «au chapeau comme au cachet, il faut faire des choses qui plaisent pour pouvoir vivre. Pour ma part, je crée avec un grand sentiment de liberté. En France, nous avons la chance d'avoir pas mal de subventions pour les artistes de rue, et la possibilité d'obtenir le statut d'intermittents du spectacle.» Ce qui n'est pas le cas en Suisse, où ce statut n'existe pas, et où les arts de rue, tout comme le cirque, ne sont pas reconnus comme des arts. «Cela empêche les artistes d'accéder à certaines subventions, explique Jennifer Wesse-Moser. C'est pourquoi la FARS œuvre pour la reconnaissance de ces arts. Le nombre de festivals à succès donne de l'espoir», confie-t-elle.

Chapeau? Impôts!

Car outre La Plage des Six Pompes, qui a accueilli près de 100 000 spectateurs lors de l'édition qui s'est terminée le 11 août, d'autres villes romandes attirent un public nombreux avec leurs manifestations dédiées aux arts de rue. On peut citer le Buskers Festival de Neuchâtel, le Festival d'art de rue de Sion – il fêta cet été sa 20^e édition –, ou le Festival international des artistes de rue de Vevey, qui a lieu ce week-end.

Enfin, question impôts, un chapeau se déclare, comme n'importe quel autre revenu. A La Plage des Six Pompes, si la plupart des artistes transforment leur chapeau en salaire, il est arrivé que son contenu soit offert au festival. Son directeur administratif confie en «avoir eu les larmes aux yeux». I



Marc Prépus en action. Et le spectacle *La Volonté des cuisses* du Collectif Pourquoi pas, à la Plage des Six Pompes. BRIGOU / THALIE ROSSETTI

Au-delà de l'argent

Echange ► Certains artistes explorent des manières alternatives de partager leur art, sans passer par la case argent.

Julie Semoroz est une artiste du son. Elle «consulte» actuellement, dans le cadre de son «Cabinet sonore», une performance improvisée pour spectateur unique (notre édition du 5 juillet). S'il faut bien sûr prendre rendez-vous, nul besoin de sortir son porte-monnaie à la fin de la consultation. «Le troc, l'échange, étaient une envie de base de ce projet», explique l'artiste.

Outre défendre une culture accessible à tous, Julie Semoroz souhaite pousser chaque participant à se poser la question de la valeur. Qu'est-on capable d'offrir en échange? Depuis le début de ses performances en juillet, on lui a par exemple offert de la nourriture, un porte-bonheur, un bouquin, proposé de lui fabriquer un instrument, de lui écrire une chanson; ou simplement de la revoir pour une balade en montagne, un repas, ou un concert privé. «J'ai aussi eu des propositions à choix multiple. Les gens se posent la question de ce qui va me plaire. C'est un peu comme si je recevais plein de cadeaux d'anniversaire.»

En octobre, elle terminera ses consultations sonores, mais le projet se poursuivra. Elle devra prendre le temps de revoir les personnes, continuer des discussions initiées lors de ces rencontres, et elle s'en réjouit. «Ma démarche crée du lien social, elle permet au public de réfléchir sur sa capacité d'échange et de transmission, en dehors de la monnaie», souligne l'artiste, qui estime que cette approche enrichit son travail.

Reste que pour vivre et expérimenter son art, l'argent reste nécessaire. «L'échange et le lien social, c'est bien, mais ça ne paie pas son loyer», admet Julie Semoroz. Pour son projet, l'artiste a décroché des subventions. «Vu le nombre restreint de spectateurs que mes performances touchent, je ne pensais pas

obtenir de soutien. Toutefois, la dimension relationnelle de ma démarche et la notion d'échange ont séduit.» Vivre avec très peu d'argent, et travailler beaucoup, c'est le quotidien de nombre d'artistes.

L'échange, le lien, c'est aussi la motivation d'Alex. S'il lui est déjà arrivé de troquer un tableau ou un dessin, c'est avec ses tatouages qu'il cultive le plus d'échanges. Il y a bien eu un moment où il a voulu en faire son métier. Mais il a été confronté à une réalité qui lui déplaisait, et un monde dont il ne se sentait pas vraiment proche. «On me demandait d'exécuter des idées et parfois je n'étais pas vraiment pour.» Alors, contre un tatouage, il échange. «Ça a commencé avec un autre tatoueur, on s'échangeait des pièces. Puis, avec d'autres, j'ai reçu des objets, comme des photos, des cartes de visites, des vinyles. Des services aussi, un repas, un hébergement, un tirage de cartes de tarot.»

Il tatoue parfois sans contrepartie – il ne fait pas ça pour vivre –, convaincu que «l'artiste doit construire autour de lui le cadre dont il a besoin pour être libre». Pour certains, cela signifie assurer le paiement de ses charges par un travail salarié à temps partiel – lui-même enseigne les arts visuels dans un cycle d'orientation. «Peut-être qu'un jour je voudrai la liberté d'être mobile, sans contraintes d'horaires fixes. J'envisagerai alors des changements. Pour l'instant, l'équilibre que j'ai me donne la liberté artistique.»

S'affranchir du système monétaire est aussi une de ses motivations à l'échange. «L'intention et l'attention que je mets dans un tatouage a plus de valeur que l'argent. Pour un tatouage, les gens viennent avec leurs trucs personnels, ce qui les touche. On passe du temps avec la personne, on entre dans son intimité, son histoire personnelle. Dans cette optique-là, c'est encore plus intéressant de pratiquer l'échange.» **CVY**

Sudden Infant, nihilisme «noise» qui vise le nirvana

Disque ► Improvisateurs et performers accomplis, Joke Lanz, Christian Weber et Alexandre Babel font un boucan d'enfer sur *Buddhist Nihilism*. Un commentaire social par le bruit. Vernissage ce dimanche à Genève, à la Cave 12.

Bouddhisme et nihilisme vous semblent incompatibles? Détrompez-vous, une controverse tenace existe quant à l'interprétation de la notion de «vacuité» (*shūnyāta*), qui désigne l'impermanence de tout être, son inexistence propre, séparé de ce qui l'entoure. Pourquoi ce préambule? Parce qu'un trio suisse basé en partie à Berlin sort un album, son deuxième, baptisé *Buddhist Nihilism*. Un oxymore, une absurdité a priori, un sceau tout trouvé pour Sudden Infant.

«On a toujours eu des titres décalés, s'amuse Joke Lanz, responsable des voix et des sons électroniques. Je trouvais la combinaison amusante, et j'ai découvert sur internet qu'elle n'était pas si fortuite. Mais c'est aussi simplement un jeu de mot anarchique un peu puéril.» En bon dadaïste punk, manipulateur de sons et de sens, Joke Lanz travaille par juxtaposition, fulgurances et inconséquences qui stimulent l'imagination. Sudden Infant est son projet depuis près de trente ans, longtemps solitaire, depuis quelques années reconstruit en trio. Avec Christian Weber tient la basse et Alexandre Babel est à la batterie – ce dernier dirige à Genève l'ensemble contemporain de percussion Eklekto, mais vit et se produit à Berlin la plupart du temps. Un premier album, *Wölfl's Nightmare*, était sorti en 2014 chez Voodoo Rhythm Records, enregistré par Roli Mosimann, qui a travaillé plusieurs fois avec The Young Gods.

«Après avoir tourné dans le monde entier en solitaire, j'en ai eu assez de voir toujours les mêmes lieux, les mêmes visages. La scène expérimentale bruitiste est très restreinte.» Revoilà donc Joke Lanz au sein d'un collectif qui joue des grooves et structures, comme au bon vieux temps de ses premiers outrages punk/hardcore dans les



Alexandre Babel, Joke Lanz et Christian Weber. Le chien n'est pas membre du groupe. LAURA FUSATO

années 1980. «Le monde adulte est une injonction à être sérieux, fonctionnel. Avec ma voix et mon corps, en me laissant totalement aller sur scène, je cultive mon enfant intérieur.»

Naissance en 1965 à Bâle, enfance et adolescence dans la campagne argovienne, ennui, violence du calme. Suissitude étouffante. Le père travaille à plein temps, la mère s'occupe du foyer. «Le dimanche, on partait en virée dans la Volkswagen alors que mon père rêvait de regarder le foot.» A la fin des années 1970, ce dernier se suicide. «J'avais 13 ans, d'un coup, tout s'écroulait. Pas étonnant

que je me sois tourné vers le punk: ça m'a libéré. Ce ton très direct et caustique m'a permis de garder la réalité laide en face.»

Aux Clash, Sex Pistols, Ramones et Cramps s'ajoutent bientôt l'électronique expressionniste de Throbbing Gristle, Suicide, Einstürzende Neubauten. Fasciné par le mouvement Dada, par l'actionnisme viennois de Otto Mühl, Rudolf Schwarzkogler et Hermann Nitsch, Joke Lanz se lance corps et âme dans la performance, rencontre à Zurich le «chamane d'art brut» Rudolf Eb.er (sic), développe une pratique du collage

sonore, de la manipulation des platines, de la performance vocale et physique jusqu'au-boutiste. «Je suis heureux de ce choix, j'aurais pu finir dans un bureau. Performer est cathartique. Je ne me cache pas, tout peut arriver; et même aujourd'hui dans un cadre plus structuré, l'expérience reste très physique et ouverte à l'improvisation.»

«Après avoir tourné dans le monde entier en solitaire, j'en ai eu assez de voir toujours les mêmes lieux, les mêmes visages»

Joke Lanz

Joke Lanz foule avec Sudden Infant un terrain de jeu entre post-punk direct, économe – sur lesquels il scande des slogans comme «Fuck rationality!» et pratique l'art du cut-up – et des digressions chaotiques où les qualités d'improvisateurs de ses coéquipiers Weber et Babel sidèrent l'écoute. Il y a du Frank Zappa dans certains délires: sur «George Clooney», il s'agit de prononcer un maximum de noms incongrus, de Valéry Giscard d'Estaing à Martina Navratilova. Ailleurs, Joke Lanz exerce sa critique sociale, telle l'aliénation des *salarymen* dans les mégapoles japonaises, où le musicien a fréquemment joué.

Buddhist Nihilism sort sur Harbinger Sound, label de Nottingham connu pour avoir révélé le duo Sleaford Mods, avec qui Sudden Infant a partagé la scène. De bon augure pour la suite.

RODERIC MOUNIR

Sudden Infant, *Buddhist Nihilism*, Harbinger Sound. En concert avec Massicot ce dimanche à la Cave 12, Genève (21h), cave12.org. Et le 5 septembre au Bad Bonn à Guin (FR).